

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA GAZETTE

DES

FAMILLES CANADIENNES

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE, ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 1. QUEBEC, 14 FEVRIER, 1870. No. 7.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

Nous croyons nous être montré assez libéral, et nous pensons ne faire injustice à personne en déclarant aujourd'hui, qu'à l'avenir, nous ne recevrons plus de renvois, à moins qu'on ne nous paie le prix des numéros expédiés (2 centins par numéro) et le montant du postage.

Troisième Entretien sur la Famille.

L'HOMME; SES PRÉROGATIVES ET SES OBLIGATIONS.

Il est peut-être arrivé à bien des hommes en proie à la douleur, condamnés à de durs travaux, assujettis aux caprices de maîtres exigeants et sans pitié, de s'écrier dans leur détresse : " Pourquoi nos premiers parents ont-ils attiré sur nous tant de maux et de peines ? Il leur était si facile d'accomplir l'ordre de Dieu ! Hélas ! pour une courte satisfaction, pour un plaisir d'un moment, ils ont attiré sur eux et sur

nous tous, leurs enfants, des malheurs de tous genres pour le temps et l'éternité? Mais ne serait-il pas plus sage, avant de nous montrer aussi sévères envers les premiers auteurs de nos jours, de nous demander si nous aurions été plus forts contre le langage séducteur du serpent, ou si, résistant à cette tentation, nous n'aurions pas failli dans mille autres occasions. D'abord répondons à une question que nous avons entendu faire bien des fois, dans le cours de notre vie. Si Adam n'eut pas péché, ses descendants auraient-ils été confirmés dans la grâce et rendus impeccables? L'épreuve n'était-elle que pour le premier homme, et une victoire remportée au lieu de la défaite qu'il a subi, aurait-elle assuré son triomphe et celui de tous ses descendants? Voici l'opinion reçue et la mieux appuyée: Notre commun père, lors même qu'il eût été fidèle, ne pouvait transmettre à ses enfants un état plus parfait que celui où il avait été créé lui-même, par conséquent tous ses enfants seraient nés dans cet état, étant soumis à l'épreuve, comme lui pouvant perdre la grâce et tomber dans le péché. Saint-Thomas déclare formellement que les enfants nés dans l'état d'innocence, n'eussent pas été confirmés dans la justice, et voici la raison qu'il en donne: Il est évident que les enfants en leur naissance, n'eussent pas eu plus de perfection que leurs parents en avaient reçue. Or tout le temps qu'ils eussent communiqué la vie à leurs enfants, ils n'eussent pas été confirmés dans la justice. La preuve en est que l'homme n'y est confirmé que par la claire vue de Dieu, et que cette claire vue ne peut exister pour l'homme animal, comme le dit le Seigneur dans l'Exode: *Vous ne pouvez voir ma face, dit-il, car nul homme ne me verra et vivra.* Donc les enfants, non plus, ne seraient pas nés confirmés dans la justice.

N'oublions donc jamais que si Adam fut demeuré fidèle, nos ancêtres auraient pu être séduits et tomber dans un état de péché et de mort. Et dans ce dernier

cas, aurions-nous pu compter sur la miséricorde qui a relevé les premiers coupables ? Nous l'ignorons, et ainsi, au lieu de murmurer, bénissons les éternels décrets de la Providence, qui a permis une grande chute pour manifester son infinie bonté, son immense miséricorde. Et regardons comme un miroir fidèle la parabole suivante, où tous les hommes peuvent se contempler et admirer la justice de Dieu qui, en faisant peser sur les enfants d'Adam la responsabilité de sa faute, n'a nullement outrepassé les bornes de sa clémence.

Un roi des Indes va à la chasse avec ses principaux officiers. Arrivé au lieu choisi d'avance, le roi s'éloigne de sa suite et s'enfonce dans l'épaisseur de la forêt. A peine arrivé dans cette solitude, il entend une conversation très-animée, et il prête l'oreille pour n'en rien perdre ; c'était un charbonnier et sa femme qui résumaient leurs misères et s'en plaignaient amèrement. La femme surtout murmurait sans réserve contre Dieu et accusait avec véhémence nos premiers parents. Ah ! disait-elle, si j'avais été à la place d'Eve, jamais la gourmandise ni la curiosité ne m'auraient fait désobéir. Le roi les laissa dire sans les interrompre. Quand ils eurent fini, il s'approcha, et feignant de n'avoir rien entendu, il leur dit : Vous me paraissez bien malheureux ; vraiment je suis touché de votre sort, et au point que si vous le voulez je vais vous secourir. Suivez-moi.

L'air de bonté, la voix attendrie, les manières engageantes du roi, inspirèrent une grande confiance aux deux interlocuteurs qui quittèrent aussitôt leurs instruments et leur travail et se mirent à sa suite. D'ailleurs, on se laisse si facilement persuader, quand on nous promet un meilleur sort !

Après une marche assez longue, on arrive au lieu où se trouvait la suite du roi, à l'entrée de la forêt. Là le monarque monte dans sa voiture, et, à la grande surprise de sa cour, il y fait monter avec lui ses pro-

tégés. Aussitôt que le cortège fut arrivé au palais royal, il fait donner à ses pauvres charbonniers de beaux habits, des appartements splendides et de nombreux officiers pour les servir.

Après quelques jours passés dans l'abondance et dans la joie, le roi se présente à ses hôtes et leur dit : " Vous savez de quel état je vous ai tirés ; vous vous rappelez les plaintes que vous arrachait votre misère ? Vous voilà heureux maintenant. Eh ! bien, ce bonheur, voulez-vous le posséder toujours et le transmettre à vos enfants ? Je ne mets qu'une seule condition à mes faveurs, la voici : Votre table sera tous les jours abondamment servie, vous pourrez manger de tous les mets qui vous seront présentés ; mais parmi ces mets, il y en aura un qui sera placé au milieu de la table, dans un vase précieux. Quant à ce mets, vous ne pourrez y toucher, et le jour où vous porterez la main à ce vase vous mourrez. Votre bonheur et celui de vos enfants dépend de cette seule condition, ne l'oubliez jamais.

Après cet entretien le roi se retire et ses hôtes exaltent la bonté de ce monarque qui veut bien leur accorder de si grands avantages, à une condition si facile.

L'heure du repas arrive, la table est servie abondamment et au milieu se trouve le vase précieux. Sa forme élégante, les pierres précieuses qui l'enrichissent, frappent vivement les yeux des deux hôtes, qui mangeaient toujours seuls. La femme surtout ne peut détacher ses yeux de ce brillant objet ; mais se rappelant les ordres du monarque, elle n'ose aller plus loin. Au repas suivant, le vase est de nouveau apporté sur la table et il paraît plus beau que jamais. Un ardent désir est au fond du cœur de la nouvelle Eve ; quoiqu'elle n'ose encore le manifester.

Les jours suivants, le vase apparaît toujours et excite des désirs de plus en plus violents. Une semaine, un mois, deux mois s'écoulent, et toujours le

même vase est là pour exciter une curiosité qui croît de jour en jour. Au bout de ce terme, la femme ne peut plus se maîtriser et dit à son mari : — Mais savez-vous, mon cher mari, que me voilà aussi malheureuse que je l'étais dans la forêt ? Je perds l'appétit, tous les mets me sont insipides, et je ne goûterai de vrai bonheur que lorsque je pourrai voir ce que contient ce vase qui est au milieu de la table, quoique je n'aie nullement l'intention d'en manger. A ce propos, le mari, quoiqu'il partageât le même désir, parut effrayé et dit à sa femme : — Mais que dites-vous là ? Avez-vous déjà oublié l'ordre du roi et sa terrible menace ? Cette épouvantable parole, le jour où vous toucherez à ce vase, vous mourrez, ne retentit-elle plus à votre oreille ? — Mais reprit la femme, nous pouyons y toucher sans qu'on s'en aperçoive, puisque nous sommes seuls. — Ah ! reprend le mari, bannissez un désir qui peut nous être si fatal. — Mais, reprend l'épouse, vous voulez donc prolonger mon malheur ? Pourtant, il serait si facile de faire cesser le tourment que j'endure. Tenez, prêtez-moi votre aide, et tout va se faire dans un instant. Nous allons soulever tant soit peu le couvercle de ce vase, je ne ferai que jeter un rapide coup d'œil à l'intérieur, et je serai entièrement satisfaite. Le mari n'a pas le courage de contrister sa femme plus longtemps et consent à lui prêter son aide. Il avance la main vers le vase fatal, saisit le couvercle, le soulève avec précaution. La femme, empressée, avance la tête avec précipitation ; mais, ô malheur, une souris, renfermée dans ce vase, s'échappe aussitôt. La femme effrayée pousse un cri, le mari laisse tomber le couvercle, et tombe à la renverse sur son siège. (A continuer.)

Sainte Radegonde, reine des Francs.

Le Cœur de Jésus, qui a des amis dans les plus pauvres chaumières, en trouve aussi dans le palais des rois. Radegonde, la pieuse princesse, se vit un jour, avec beaucoup d'autres âmes fidèles, sur les genoux du bon Sauveur : "Jusqu'ici, lui dit Jésus, je t'ai gardée sur mes genoux; mais bientôt je vais te faire entrer dans mon Cœur, et nul ne pourra désormais te distraire de mon amour."

Vers le milieu du VI^e siècle, époque de troubles et de barbarie, Clotaire I, roi des Francs, faisait élever dans sa résidence d'Athie une princesse de la belliqueuse nation des Thuringiens. La jeune Radegonde était orpheline et prisonnière. Longtemps elle parut sombre et désolée; on la voyait quelquefois baignée de larmes: c'est que la pauvre enfant se souvenait des horribles scènes de carnage qu'elle avait eues sous les yeux. Mais enfin, devenue catéchumène (car elle était née dans l'idolâtrie), elle trouva, dans la lecture de l'Évangile et de la vie des saints, la consolation qui convenait à son âme ardente. Comme une fleur à demi flétrie, qui se ranime sous la rosée du matin, peu à peu la jeune orpheline reprit courage. Le saint baptême la rendit méconnaissable: "Dès lors, dit l'Évêque Hildebert, elle ne montra plus rien de l'inconstance et de la vanité féminine." L'histoire des martyrs, qu'elle aimait à méditer, lui inspira les plus généreux élans. Ne pouvant donner sa vie pour Jésus, elle tâcha du moins de martyriser sa chair par de rudes pénitences. Elle dédaignait la parure. Fort adroite aux ouvrages de l'aiguille, elle eût rougi de profaner ses mains et les faisant servir à la vanité; elle ne brodait que des ornements d'autel et des vêtements sacerdotaux, ou bien s'occupait d'habiller Jésus-Christ dans la personne des malheureux.

"Elle avait fait bâtir au château, dit un ancien au-

teur, un oratoire orné de fort belles peintures, qui lui tiraient souvent les larmes des yeux ; elle y entraît, à certaines heures, avec ses filles d'honneur, pour y prier, et en sortait la dernière de toutes : il n'y avait qu'elle à le nettoyer ; et elle portait un si grand respect au marche-pied de l'autel, qu'elle l'essuyait avec ses riches habits.

Elle eût souhaité de se donner tout entière à Jésus-Christ. Mariée contre son gré au roi des Francs, elle ne put d'abord dissimuler sa tristesse. Clotaire espérait dissiper ce nuage par l'appareil de sa grandeur. Il conduisit la jeune reine dans un appartement secret : là était rangée une multitude de coffres-forts, qu'il fit ouvrir en sa présence. Ces coffres contenaient d'immenses trésors : c'étaient des monceaux d'or monnayé, de bijoux, de pierres précieuses. Mais Radegonde n'en fut point éblouie, car " elle abhorrait le faste et ne voulait point, par un fol orgueil, ravir la gloire à celui qui la mérite seul."

Cependant, courbant la tête sous le joug dont elle n'avait pu s'affranchir, elle supporta, avec une douceur angélique, l'humeur sauvage et brusque de son époux. Pour se consoler des pompes de la cour, elle établit dans sa résidence d'Athie un hospice de femmes indigentes. Ce lieu devint pour elle un séjour favori. La vivacité de sa foi lui montrait Jésus dans les malades : aussi les servait-elle avec une incroyable tendresse. Elle-même préparait la nourriture qui pouvait leur convenir ; elle se plaisait ensuite à les faire manger de ses mains royales. Elle faissait leurs lits, se servait de son voile pour essuyer leur sueur, et pansait respectueusement leurs ulcères, dont la seule vue faisait souvent bondir le cœur de ses suivantes.

Après avoir, par ses touchantes exhortations, disposé les moribondes au redoutable passage, elle ensevelissait leurs corps, et les accompagnait à leur dernière demeure. — Les jours où elle n'avait pu servir les malades, elle s'abstenait de nourriture et ob-

servait le jeûne le plus complet, " pour ne point faire injure au Seigneur, en songeant à la reine ayant de s'être occupée des pauvres de Jésus-Christ."

Les chasses, les revues guerrières, les fêtes et les banquets royaux ne lui causaient que de l'ennui; mais lorsqu'un Evêque ou un prêtre venait à la cour, elle faisait éclater sa joie. Elle se prosternait devant le ministre du Seigneur, et n'était, à aucun prix, laissée à d'autres le soin de lui laver les pieds. Elle se croyait alors aux pieds du Sauveur Jésus; elle recueillait, avec une pieuse avidité, les moindres paroles du prêtre, afin de les méditer dans son cœur. Quand l'heure du repas était venue, debout, comme une servante, elle présentait le pain et les viandes au vénérable étranger, et le comblait, à son départ, de riches présents.

Quand le roi, dit un vieil historien, s'absentait pour guerroyer, suivant sa coutume, ou pour visiter ses villes, Radégonde, agenouillée sur la terre ou sur un rude cilice, passait les nuits presque entières à adorer et à prier, avec une telle consolation de son âme, qu'elle en oubliait l'entretenement de son corps. Elle tombait souvent, toute transie de froid; mais la volonté de plaire à Notre-Seigneur et la pensée des joies du ciel l'absorbait trop, pour qu'elle pût avoir souci des tourments de la chair.

Elle visitait fréquemment les prisonniers. On la vit bien des fois, agenouillée, près d'eux, oindre les blessures que leur avaient faites leurs liens. Lorsqu'elle ne pouvait les délivrer, ange consolateur, elle priait du moins avec eux, pour qu'à l'avenir Dieu les préservât de tout péché. Un jour qu'elle se trouvait à Péronne, " par un très-grand prodige, les chaînes des captifs tombèrent d'elles-mêmes, les portes de leurs cachots s'ouvrirent et il leur fut révélé qu'ils devaient leur délivrance à la vertu de l'épouse du roi. Ils allèrent donc tout d'abord auprès d'elle pour la

remercier, et Clotaire leur laissa la liberté, qu'un miracle leur avait rendue.

Lorsque le roi franc, souvent injuste et cruel, avait prononcé quelque arrêt de mort, Radegonde "était consumée de tristesse, elle languissait, elle se mourait," selon l'expression de ses biographes. "Mon seigneur, disait-elle au prince, faites-leur grâce, je vous en prie: souvenez-vous de celui qui est mort pour eux." Si persuasive était sa parole et si touchante sa douleur, que bien souvent le farouche monarque se laissa vaincre et le pardon fut accordé.

Mais, quand l'intérêt des âmes l'exigeait, Radegonde savait être inflexible. Un jour qu'elle faisait voyage, elle aperçut, près du chemin, le temple d'une idole; une tribu franque très-grossière le fréquentait. La reine, indignée, s'arrêta; elle commande à ses gens de mettre le feu à l'édifice. Aussitôt les adorateurs de l'idole accourent en grand nombre, armés de glaives et de bâtons; ils poussent des cris sauvages et menacent de se porter aux dernières violences. La reine, sans s'émouvoir, tint son cheval immobile, jusqu'à ce que le temple fut entièrement consumé. Les yeux au ciel, elle pria de toute son âme pour ces malheureux aveugles. Quand elle eut terminé sa prière, elle harangua les mutins avec tant de grâce et d'éloquence que, non-seulement ils s'apaisèrent, mais ils promirent à la sainte reine d'abandonner leurs erreurs.

Cependant Clotaire, adouci, quelque temps, par les aimable vertus de sa jeune épouse, était retombé dans toutes ses habitudes natives. Pour subvenir à ses folles prodigalités, il s'avisa, d'un expédient qui n'est que trop en usage à notre époque; il voulait remplir ses coffres aux dépens des biens de l'Eglise. Moins audacieux, il est vrai, que nos modernes barbares, il recula devant les conséquences de cet impie brigandage; mais Radegonde, qui l'avait hautement désapprouvé, n'en porta pas moins la peine de sa franchise. Le roi la prit en aversion et lui fit un crime de sa

piété. Sa haine s'étendit même au jeune frère de la princesse, et, dans un excès de brutale fureur, il égorga cet enfant de sa propre main. Cette catastrophe renouvelait toutes les anciennes douleurs de Radegonde : elle pleura amèrement son frère chéri. C'est alors que, du consentement de son époux, " dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, " elle quitta la cour, et se rendit à Noyon, auprès du saint Evêque Médard.

Elle entra dans la ville, escortée d'une troupe de seigneurs francs, qui ne se doutaient pas de son projet. Médard officiait dans son église, au milieu d'une foule nombreuse. La reine marche vers lui, d'un pas rapide ; à la vue du vénérable Pontife, elle ne peut contenir les sentiments qui l'oppressent : " Très-saint prêtre, s'écrie-t-elle, en étendant les bras et fondant en larmes, donnez-moi votre bénédiction et l'habit religieux. Je vous en supplie, consacrez-moi au Seigneur, je veux quitter le monde. "

L'Evêque, surpris, se taisait. Radegonde expose alors, en pleurant, les raisons qui justifient sa demande. Mais de tous côtés s'élèvent des cris confus : le peuple se mutine ; il ne peut consentir à perdre sa reine bien-aimée. Les seigneurs brandissent leurs armes : " Prêtre, s'écrient-ils, ne t'avise pas d'imposer les mains à la femme du roi, notre maître : il ne t'appartient pas de lui ravir sa légitime épouse. " Quelques-uns même portent la main sur le Pontife et l'entraînent loin du sanctuaire ; le tumulte est à son comble.

La reine s'était réfugiée dans la sacristie. Elle reparaît bientôt, couverte d'un manteau de bure, qu'elle a jeté sur ses riches habits ; elle a coupé elle-même ses longs cheveux. Une céleste intrépidité brille sur son front ; elle s'ouvre un passage à travers le peuple et, tombant de nouveau aux genoux de l'Evêque : " Pontife du Seigneur, dit-elle d'une voix vibrante, si tu balances, la crainte des hommes l'emporte dans ton cœur sur celle de Dieu. Le souverain Pasteur

veut recevoir de toi l'âme de sa brebis : il t'en demandera compte un jour.

A ces mots, le peuple, saisi de respect, n'ose plus s'opposer à la volonté divine. Les seigneurs mettent bas les armes et contemplant, muets d'admiration, l'héroïque servante de Jésus-Christ. Elle vient d'arracher ses bracelets, ses franges d'or et de pourpre, ses agrafes de pierres précieuses ; elle brise et distribue aux pauvres sa ceinture d'or massif, car elle veut, dit son historien Hildebert, en rien conserver de cette vaste et orageuse mer, d'où elle sort si heureusement. — Ensuite, couvrant sa tête d'un long voile, elle se prosterne aux pieds de saint Médard, qui la consacre en qualité de diaconesse. Le premier pas était fait. La Sainte alla pour quelque temps s'établir dans la résidence royale de Saix. Là, elle partageait ses journées entre les exercices de la prière et les œuvres de la charité. Un immense concours de malheureux afflua bientôt vers elle ; car, véritable sœur des pauvres, elle ne savait rien leur refuser. Comment les revenus que lui assignait le roi, suffisaient-ils à tant de largesse ? d'où lui venaient de si grands trésors ? On ne pouvait le comprendre. Il est vrai que, pénétrée d'amour pour la pauvreté volontaire, elle s'imposait toutes sortes de privations. Elle ne mangea plus désormais que des herbages cuits à l'eau, avec un peu de pain d'orge, qu'elle pétrissait elle-même. Pendant un hiver très-rigoureux, elle employa, en guise de manches, une vieille paire de bas, afin de ne rien dérober aux pauvres du Seigneur Jésus.

Elle soupirait après le jour où, cachée derrière les murs d'un couvent, elle ne vivrait plus que pour Dieu. L'autorisation qu'elle avait sollicitée arriva enfin : on lui permettait de bâtir, à Poitiers, une basilique et un monastère. Les constructions furent promptement terminées, grâce aux libéralités des princes francs. Quand vint le jour où la reine devait

s'y enfermer, une foule nombreuse, qui voulait contempler pour la dernière fois ses traits chéris, encombrait les rues et couvrait même les toits des maisons. Radegonde fit à pied le trajet de la basilique de Saint-Hilaire au couvent. Avec elle marchaient deux cents nobles vierges, qu'elle entraînait par son exemple sous l'étendard de la Croix.

La Sainte avait refusé absolument toute supériorité. Parfaitement soumise à la nouvelle abbesse, elle se porta de préférence aux plus bas offices de la maison : " ils convenaient, disait-elle, à une misérable créature de son espèce, qui avait si longtemps vécu dans l'oisiveté et l'abondance. " On la voyait laver la vaiselle, fendre le bois, puiser l'eau pour la porter aux cellules, nettoyer les habits des autres sœurs, s'appliquer, en un mot, disent les contemporains, à des ouvrages qui eussent rebuté la dernière des servantes. Heureuse de s'anéantir et de se dévouer pour Jésus-Christ, la pauvreté lui semblait richesse, le travail était son repos, l'opprobre était sa gloire.

Aussi le bon Maître allumait-il de plus en plus en elle ses douces flammes. Elle devait, de moments en moments, se couvrir la poitrine de feuilles trempées dans l'eau, afin de modérer ces vives ardeurs. Elle trouvait aussi un peu de soulagement dans les rigueurs de la pénitence. Elle avait entouré son corps et ses bras de trois cerceaux de fer et de fortes chaînes. Elle avait gravé sur sa chair, au moyen de lames rougies au feu, les stigmates du Sauveur Jésus. " Enfin, dit saint Fortunat, si l'on racontait en détail ses jeûnes et ses travaux, ses mortifications, les traits de sa charité, assurément on la proclamerait martyr, "

Il est bon de remarquer ici le but sublime qu'elle poursuivait dans toutes ses œuvres : " L'Eglise catholique, dit le même historien, était l'objet de sa plus ardente affection : c'est pour la sainte Eglise qu'elle

priaient dans ses jeûnes, dans ses souffrances volontaires.

Elle faisait habilement tourner au bien de leurs âmes la profonde vénération qu'elle inspirait à ses compagnes. Écoutons le témoignage de Baudonvie, sa fidèle disciple : " Comme une abeille vigilante, notre Mère avait soin de recueillir partout le suc des fleurs les plus parfumées, et d'en composer un miel savoureux pour elle-même et pour nous. Elle nous commentait les saintes lectures ; elle encourageait les âmes chancelantes, et savait adresser à chacune les paroles qui convenaient à son état. La congrégation qu'elle avait réunie en vue de la gloire du Seigneur lui était chère comme la prunelle de ses yeux. Quand elle avait dû nous adresser quelque reproche, elle ajoutait doucement pour nous consoler : " Mes filles, je vous ai choisies ; vous êtes ma lumière, ma vie, mon repos et ma félicité. Jeunes plantes, fleurissez et portez des fruits ; méprisons le siècle pour jouir de la vie future ; demeurons unies à Dieu dans la crainte mais avec la foi et l'amour. "

" Elle était pleine de respect, dit encore Baudonvie, pour les glorieux Amis du Seigneur. Elle considérait leurs reliques comme autant d'ineestimables bijoux ; à force de prières, elle parvint à en obtenir, et en Orient et en Occident. " L'empereur de Constantinople, Justin, envoya à la Sainte un fragment de la vraie Croix ; à ce précieux trésor étaient jointes beaucoup de reliques des Apôtres et des Martyrs et un exemplaire des Évangiles, dont la couverture, ciselée avec art, était enrichie de perles et de pierres d'une extrême beauté. Saint Grégoire de Tours nous apprend, dans son Histoire, que " le transport du bois de la Croix se fit très-pompeusement, avec un immense éclat de cierges et un grand appareil de parfums. " Saint Fortunat avait composé à cette occasion l'hymne sublime, qui, depuis, a été adoptée par l'Église universelle. Le " *Vexilla Regis* " retentit pour la première

fois dans l'enceinte du nouveau monastère, qui, à partir de ce jour, prit le nom de couvent de Sainte-Croix.

Radegonde avait été naguère sur le point d'être violemment arrachée de cette pieuse retraite. Par un fatal ratour de tendresse, le roi Clotaire avait résolu de la ramener de force à la cour. Avertie à temps, elle supplia l'Evêque de Paris, saint Germain, d'avoir pitié de sa détresse. Le vénérable Pontife devance Clotaire, qui se dirigeait déjà vers Poitiers, il attend que le prince arrive à Tours, auprès du tombeau de saint Martin. Là, se jetant à ses pieds : "Prince, dit-il, je connais le dessein qui t'amène. De la part du Seigneur et du saint Evêque dont la dépouille est ici, je t'adjure de ne pas porter la main sur une femme consacrée à Dieu. Respecte le divin Esprit, qui a établi sa demeure dans ce vase fragile.

A ces mots, le roi barbare est saisi de crainte ; il croit voir suspendue sur sa tête la vengeance de Dieu et de saint Martin. Il tombe à son tour aux genoux du Pontife et, d'une voix tremblante : "J'ai péché, dit-il, j'ai grandement péché, je suis indigne d'être l'époux de Radegonde. Engagez-la, saint Evêque, à prier le Seigneur pour moi. Je réclame de sa pitié l'indulgence et le pardon.

Radegonde était sauvée. Désormais sa vie s'écoula, paisible et recueillie, à l'ombre des autels. Un jour que, ne pouvant résister au désir des joies célestes, elle pleurait devant un crucifix, le Sauveur lui apparut, il lui découvrit ses plaies bénies et la consola avec tendresse : "Que veux-tu donc, ma bien aimée ? lui dit-il. Pourquoi tant de gémissements et de larmes ? Voilà que je suis toujours à tes côtés, et bientôt je te ferai part des éternelles délices ; car tu es une perle de mon trésor et l'un des fleurons de ma couronne.

A partir de ce jour, la Sainte parut à ses compagnes encore plus douce et plus radieuse : "Chacune des paroles de notre Mère, dit Baudonivie, pénétrait

jusqu'au fond de nos cœurs; ses admonitions devinrent plus sublimes et nulle expression ne saurait peindre le charme céleste répandu sur son visage. — Le Seigneur l'avait aussi gratifiée d'un plus grand pouvoir sur la nature : " Il faudrait des volumes, disent les contemporains, pour énumérer les guérisons miraculeuses dont elle fut l'instrument. Elle rendait la parole aux muets, l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles... Les membres des boiteux et des estropiés se redressaient à son ordre. "

Le 12 août de l'année 587, Radegonde perdit entièrement ses forces, et " en ce jour, dit l'Evêque Hildebert, la courageuse femme, qui avait si heureusement traversé tous les orages de la vie, fut obligée d'étendre ses membres épuisés, sur la cendre et le cilice qui lui servaient de couche. "

La nuit suivante, une splendeur divine, qui grandissait peu à peu, l'environna. Vers le matin, elle poussa un cri : " Je ne sens plus, dit-elle, aucune douleur !.. Que Dieu et la Vierge Marie vous bénissent toutes... Voici l'Epoux qui m'appelle... Gloire à Dieu au plus haut des Cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! " C'était le chant du triomphe. Peu d'instants après, une délicieuse odeur remplit la cellule. La Sainte venait d'expirer.

Quand l'heure des obsèques fut arrivée, " au moment, dit saint Grégoire de Tours, où le convoi passa le long des murs du couvent de Sainte-Croix, nous entendimes, au-dessus de nos têtes, un tel concert de lamentations et de sanglots, que personne ne put retenir ses larmes. Les filles spirituelles de la sainte, jetant sur nous des fleurs et de la verdure, nous prièrent d'arrêter un peu le cortège; et, dans cet instant, Dieu, qui voulait glorifier Radegonde, rendit la vue à un aveugle et délivra plusieurs possédés. "

CHRONIQUE

Nous allons jeter aujourd'hui un coup-d'œil sur un fait de l'histoire de l'Eglise que nous avons entendu raconter bien des fois, mais que nous n'avons peut-être jamais assez médité. Ce fait, on le prendrait facilement pour le produit d'une imagination surexcitée, pour une fable, si des ruines innombrables, si des monuments imperissables, si l'histoire enfin n'était là pour en constater la réalité. Ce fait, le voici dans toute sa simplicité et ses conséquences :

Il y a dix-neuf siècles et plus, on voyait sur une péninsule, une ville qui portait les noms glorieux de reine des mers, de capitale du monde, et son peuple se nommait le peuple roi, et ses empereurs, depuis longtemps, étaient les souverains de l'Univers. L'opulente et orgueilleuse Babylone était tombée, la Macédoine, la Perse, la Grèce, étaient devenues les tributaires de cette fière cité élevée sur sept collines. Cette ville était remplie de monuments où l'art et la richesse se donnaient la main ; ses temples étaient pleins des trophées de ses victoires. Là se voyait le temple de Romulus, ici ceux de la Fortune et de Vesta ; plus loin, les Thermes de Dioclétien, qui étaient si vastes, que 3,200 personnes pouvaient s'y baigner ensemble ; ailleurs le Colisée, le Panthéon, le temple de la Fortune, le cirque et les jardins de Néron, le palais des Césars. Cette opulente cité où fleurissaient les sciences et les arts, qui donnait l'hospitalité aux philosophes, aux orateurs, aux poètes, etc., était courbée sous le joug de l'idolâtrie et plongée dans les épaisses ténèbres que le paganisme avait repandues sur la terre. Outre ses propres divinités, elle avait adopté celles des peuples qu'elle avait conquis, chez elle, tous les vices étant divinisés, elle ne connaissait, pour ainsi dire, d'autres jouissances que celles que procure la satisfaction des sens, et elle se vautrait dans la fange de tous les crimes.

Un jour, pendant que le peuple remplissait les théâtres ou les places publiques pour chercher de nouveaux aliments à sa corruption, un spectacle d'un genre nouveau s'offre à ses regards. Un vieillard, vêtu d'une longue robe, appuyé sur un bâton, pauvre, sans science, s'avance à pas lents, mais d'un air assuré jusqu'au centre de cette ville. On le regarde d'abord avec étonnement, mais presque aussitôt on se détourne, sans lui donner la moindre attention, car on le prend pour un insensé.

Si, au lieu de cette indifférence, on se fut approché de ce vieillard, si on eut daigné l'interroger, on l'eût entendu tenir le langage le plus étonnant, et voici ce qu'il aurait répondu à son interrogateur. J'ai vu de loin cette cité puissante, elle m'a été désignée pour être le centre d'une nouvel empire, je viens renverser ses monuments, détruire ses temples, renverser ses idoles ; je viens briser le sceptre de vos puissants Césars, ou les engager à aller asseoir leur trône dans une autre ville. Je viens engager ce peuple, plongé dans l'aveuglement, adonné à toutes les jouissances criminelles, à renoncer à ses fêtes mondaines, à travailler à acquérir les véritables jouissances, celles de l'éternité, à être les vrais disciples d'un Dieu mort sur la croix. A ce propos, on n'eut pu s'empêcher de lever les épaules de pitié, ou de rire de bon cœur et de répondre à cet étranger : " Mais pauvre vieillard, taisez-vous, vous déraisonnez, et si on vous entend, on va se moquer de vous, ou si on vous prend au sérieux, on va vous battre de verges, vous charger de chaînes et vous jeter en prison, ou vous faire dévorer par les bêtes féroces." Le vieillard eut entendu ses menaces sans se troubler ; et aurait répondu à son interlocuteur : " Il faut, pour accomplir la transformation que je vous ai annoncée, que j'endure les fouets, les chaînes, la prison, la faim, la soif, la mort même. Les mêmes tourments, les mêmes tortures seront aussi le partage de tous ceux qui voudront m'entendre et me suivre ;

mais notre sang répandu sera une semence qui produira une récolte abondante, de nos cendres s'élèvera une génération nouvelle qui se multipliera à l'infini et qui s'étendra par toute la terre. Mais, vieillard, qui êtes-vous donc pour parler ainsi, êtes-vous une divinité, un prophète ? Je suis plus que toutes vos divinités ensemble, plus qu'un prophète. Je suis l'envoyé de Celui qui est, je suis l'oint du Seigneur, de celui qui a créé l'Univers et qui d'un mot peut anéantir tout ce que vous voyez.

Ce discours, qui aurait paru au peuple de cette grande ville comme le comble de la folie, s'est cependant accompli à la lettre. D'abord, ce vieillard a annoncé hautement la mission dont il était chargé, il a reproché à ce peuple son orgueil et ses débauches, il l'a pressé d'embrasser la croix de Jésus, de choisir les larmes et la pénitence. Ce peuple charnel n'a pu comprendre un tel langage, et, après les moqueries, les propos indécents, il s'est rue sur ce vieillard, l'a chargé de chaînes, jeté dans un noir souterrain où il a été enfermé neuf mois durant, et d'où il fut miraculeusement tiré par un ange, — plus tard, on le jette de nouveau en prison, on le soumet aux plus grandes tortures, et enfin on le fait expirer sur un affreux gibet. Ce vieillard fut donc martyrisé une première fois sous le nom de Pierre, et pendant les trois siècles qui suivirent son supplice, il fut de nouveau martyrisé quatorze fois sous les différents noms de Lin, de Clet, de Clément, de Anaclet, de Evariste, de Alexandre, de Sixte, de Thélesphore, de Hygin, de Pie, de Anicet, de Soter, de Eleuthère, ses successeurs, qui tous terminèrent leur pontificat dans les tortures et le sang. Et pendant ce temps d'horribles persécutions, les disciples de ce vieillard furent obligés de construire, sous cette opulente cité, une ville souterraine de plusieurs lieues en long et on large pour y célébrer les saints mystères et se mettre à couvert des poursuites de leurs puissants persécuteurs. Cette grande et orgueilleuse cité,

était Rome, le siège de ses puissants empereurs qui tenaient l'univers courbé sous leur sceptre, qui ne connaissaient d'autres lois que celles de la plus affreuse tyrannie et du luxe le plus extravagant. Ce vieillard, entré dans cette puissante forteresse, était Pierre, qui, après avoir renié son maître, avait cependant été choisi pour être le prince des apôtres, le chef visible de l'Eglise, le représentant de Dieu sur la terre.

Maintenant, voyons comment il a accompli les merveilles qu'il annonça en entrant dans cette nouvelle Babylone. Où sont les Césars, où sont ces monuments qui paraissaient indestructibles? Ces puissants empereurs sont descendus de leur trône pour y faire monter ce vieillard qu'ils ont d'abord pris pour un insensé; ils se sont prosternés à ses genoux, ont déposé leur couronne et leur sceptre à ses pieds. Et le fameux temple de Romulus, qu'est-il devenu? Il n'en reste plus rien, et en 527 le pape Félix en a fait l'église de St. Côme et de St. Damien. Et le temple de la Fortune, lui aussi, qu'est-il devenu? En 872, le pape Jean VIII l'a converti en une église dédiée à la très-sainte Mère de Dieu. Plus loin se voit l'église de Ste. Sabine, élevée sur les ruines du temple de Junon, celle de St. Barthélemy remplaçant le temple d'Esculape, celle de St. Théodore, celui de Vesta. Et le fameux Panthéon d'Agrippa, dédié à Jupiter et à toutes les divinités de l'empire, n'a-t-il pas été consacré par le pape Boniface IV à la reine des anges et à tous les saints? Et cette fameuse Basilique de St. Pierre, qui fait l'admiration de l'univers, ne s'élève-t-elle pas à l'endroit même où étaient le cirque et les jardins de Néron, pendant que la statue du pauvre pêcheur de Galilée plane au-dessus de la colonne Trajane?

Tels sont les événements annoncés par Pierre à son arrivée dans la ville de Rome, et qui se sont accomplis si fidèlement que cette ville des empereurs romains est

devenue la ville des papes, et où le pêcheur de Galilée règne encore aujourd'hui dans la personne de Pie IX, et préside le Concile du Vatican. Soyons remplis d'admiration, adorons dans la profondeur de nos âmes ce qui a pu paraître d'abord, comme le rêve d'une imagination exaltée, et qui est devenue depuis long-temps une réalité que personne ne peut nier.

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le Curé et ses Habitants.

M. le curé.— Dans un précédent entretien, nous avons dit que le bon cultivateur doit faire un usage judicieux des revenus de sa terre; ce qui tendait à dire qu'il doit être économe. Qui, mes bons amis, avant tout, le cultivateur doit être économe, car sans cette qualité, son travail, sa vigilance, son habileté et même son expérience, ne le sauveront pas de la ruine, et ne l'empêcheront pas, comme on dit vulgairement, de *toujours tirer le diable par la queue*. Mais si l'économie est si indispensable au succès du cultivateur, entendons-nous bien sur la valeur de ce mot: Qu'est-ce donc que l'économie, et comment la pratique-t-on? Celui-là est-il économe, qui refuse de faire l'aumône, qui prête à gros intérêt, survend ses effets, donne toujours moins que la mesure, vend pour bons des articles avariés, trompe dans les marchés, enlève à ses voisins autant d'objets qu'il peut, sans être aperçu, et refuse à sa famille la nourriture suffisante, les habits convenables? Qu'en pensez-vous?

Les habitants.— Monsieur le curé, nous pensons que celui dont vous venez de faire la peinture, est un avaro, un ladre, un malhonnête homme, en un mot, un voleur, et quant à nous, nous ne voudrions jamais être économes à ce prix-là.

M. le curé.—Mes bons amis, si vous n'avez pas fait de longues études, vous pouvez au moins vous féliciter d'avoir la théologie du bon sens, et votre réponse est d'une justesse admirable. Mais maintenant, dites-moi ce que vous entendez par économie?

Les habitants.—Economie doit vouloir dire ménage-

M. le curé.—Oui, économiser c'est ménager, c'est-à-dire, c'est prendre ce qui est nécessaire pour la nourriture, le vêtement, et même pour l'amusement honnête, et mettre le reste de ses revenus en réserve. Si tous les cultivateurs se conduisaient d'après cette règle, il n'y aurait point de pauvres, et le plus grand nombre même serait fort à l'aise, car il y a un proverbe populaire qui dit : « Celui qui ne laisse rien perdre, ne manque jamais de rien, » et la vérité de ce proverbe se démontre tous les jours. Voici un fait dont j'ai été témoin, dans mon enfance. Deux jeunes frères, qui étaient alors de mes amis, avaient les caractères les plus opposés ; le plus âgé des deux était hautain, irascible et prodigue sans être généreux ; son cadet, au contraire, était d'une douceur remarquable, avait le cœur sensible et toujours disposé à rendre service ; cependant, il ramassait tout ce que son père jetait de côté et d'autre. Plus tard, j'ai rencontré ces deux frères, qui étaient devenus des hommes faits. Les défauts de l'aîné et les qualités du plus jeune s'étaient singulièrement développés avec l'âge, et voilà ce qu'il était facile de constater. Le premier était bien pauvre, un objet de mépris pour ses voisins, un envieux qui accusait tout le monde d'être la cause de sa pauvreté. Le second était le plus riche habitant de sa localité, et était aimé et respecté, car il mettait toute sa joie à rendre service à ses semblables. Un jour, je lui demandai comment il avait pu acquérir une si riche propriété, lui qui était né de parents pauvres, et qui n'avait eu, à proprement parler, que sa hache pour gagner sa vie. Monsieur, me dit-il,

voici tout mon secret : Je n'ai rien laissé perdre, et j'ai toujours réglé mes dépenses sur mes revenus.

Oui, voilà bien les deux grands secrets de l'aisance et de la richesse, "*ne rien laisser perdre et régler ses dépenses sur ses revenus.*" Cette dernière partie devrait être gravée sur la porte de la maison de chaque cultivateur. Combien ont été forcés de vendre l'héritage paternel, parce qu'ils n'ont pas eu la sagesse de régler leurs dépenses sur leurs revenus? Combien, après avoir eu tout à souhait, ont été dans la pénible nécessité de céder, à un étranger, terre, troupeaux, maison, parce qu'ils n'ont pas voulu comprendre cette belle maxime.

Savez-vous ce que doit faire un cultivateur prudent, après sa récolte, ou plutôt après avoir battu son grain? Il doit d'abord compter les minots et à bonne mesure, ensuite, il met de côté ce qu'il doit donner pour la dime. Après cette première opération, il assemble sa femme, ses grands enfants, et leur dit: ma terre m'a donné, cette année, cent minots de tous grains, calculons ensemble ce qui nous restera après les dépenses essentielles.—Quarante minots de blé pour la famille, est-ce trop?—non; trente minots d'avoine pour engraisser les porcs, est-ce trop?—non; vingt minots du même grain pour les chevaux et les volailles, est-ce trop?—non. Voilà donc quatre-vingt-dix minots qu'il faut mettre de côté, et il ne reste que dix minots pour les marchands. Mais, dit le grand garçon, il nous faut un harnais neuf; mais, dit la grande fille, j'ai besoin d'une robe d'hiver, d'un manchon, d'une pelisse; mais, dit un autre, il me faut un nuage, mais.....mais, mais, doit dire le père, mais j'ai besoin de conserver ma terre pour vous nourrir et vous la donner plus tard en héritage. Monsieur frottera le harnais de son mieux, encore pour cette année, mademoiselle se fera une robe d'hiver avec la laine de nos moutons, et puis la petite se tricoterait un nuage de ses propres mains, et ainsi nous nous porterons aussi bien à la fin de l'année, et, qui, plus est, nous

n'aurons point de ces dettes qui troublent le sommeil d'un père qui a du cœur et qui le forcent souvent de ne légier à ses enfants que le grand chemin.

Les habitants.—Monsieur le curé, que nous serions contents de voir nos femmes et nos enfants ici, vous entendriez des réclamations.

M. le curé.—Vos femmes et vos enfants sont ce que vous les faites, mes bons amis, et ne sont pas aussi entêtés que vous voulez me le faire croire. Je suis sûr que s'ils étaient ici, ils seraient les premiers à applaudir, surtout quand nous parlerons des dépenses faites pour satisfaire la passion de l'ivrognerie. Le champ où nous sommes entrés est vaste, nous continuerons à l'exploiter dans notre prochaine causerie. Maintenant prions et au revoir.

Aloys et Marguerite.

(Suite.)

Le jour suivant, ferventes prières, grande anxiété dans tous les cœurs intéressés. Dans l'après-midi, je vis une jeune fille traverser le jardin d'un pas léger et rapide; elle était chargée de fleurs; elle disparut dans l'église. Quand j'entrai, quelques instants après, elle était prosternée devant l'autel de la Sainte Vierge, et sur le marchepied était déposé un monceau de fleurs toutes fraîches. J'entrai dans une sacristie où Claire était occupée pour le service de l'autel. Marguerite se leva après sa prière et entra. Déjà elle avait beaucoup progressé sous l'action de la grâce: elle éprouvait le bonheur croissant que je lui avais promis: Jésus la préparait pour la lutte. Plus tard, elle m'écrivait: "Je me souviens si bien de tout ce que vous me dites; soit dans le salon, soit dans la sacristie; je me souviens de la lutte qui se fit dans mon esprit; et puis de mon adhésion à la vérité." "Je me souviens aussi parfaitement de ces paroles: "Je vous promets, en son Nom, paix parfaite du

“moment que vous aurez fait, le pas.” En effet, j’ai goûté cette *paix parfaite* à partir du moment où je donnai mon adhésion. J’ai souvent pensé à vos paroles depuis lors, et j’y avais en ce moment-là même une confiance entière...

“Notre entrevue fut courte. Ce fut la dernière fois que je vis Marguerite.

“Le lendemain matin, dimanche, nous espérions qu’ils viendraient à la messe, comme ils en avaient témoigné le désir; mais ils ne parurent pas à celle de huit heures. A la grand’messe, lorsque, de l’autel, je me retournai pour prêcher, mes yeux les chercheront en vain: je savais sur quel banc et auprès de quels amis ils devaient prendre place. Mon cœur se serra. La lutte doit avoir commencé, me dis-je; Dieu les soutienne!

“Retourné à la sacristie, je vois Claire arriver pâle et la poitrine pleine de sanglots qu’elle avait eu peine à comprimer jusque-là. “Pauvres enfants! s’écria-t-elle, en donnant un libre cours à ses larmes, leur père est furieux; vous ne pourrez plus les voir!... Ah! si du moins ils avaient suivi votre avis et reçu le baptême!...”

(A continuer.)

CONDITIONS:

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l’abonnement, qui n’est que d’un écu, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressés au rédacteur, à St. Jean Chrysostôme (Lévis).

Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l’archevêché.

A Montréal, M. J. Godin, professeur à l’école Normale Jacques Cartier, se charge de recevoir le montant des abonnés pour la ville et les paroisses environnantes.

TYPOGRAPHIE D’AUGUSTIN COTÉ ET C^{ie}, PLACE D’ARMES, QUEBEC.